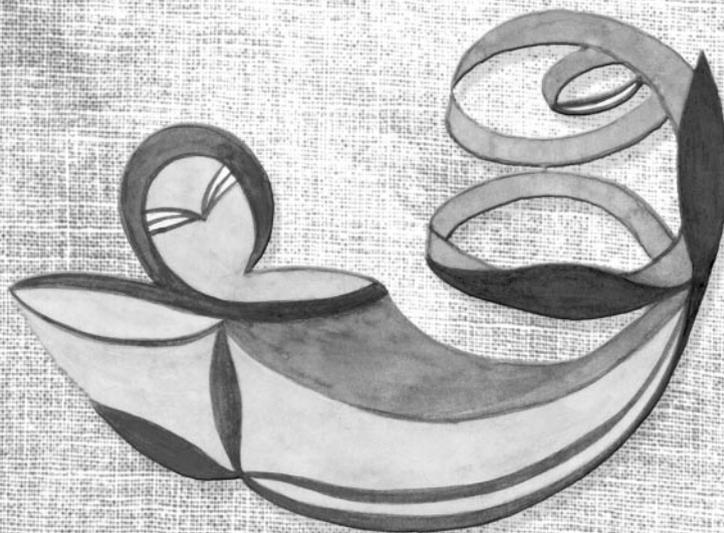
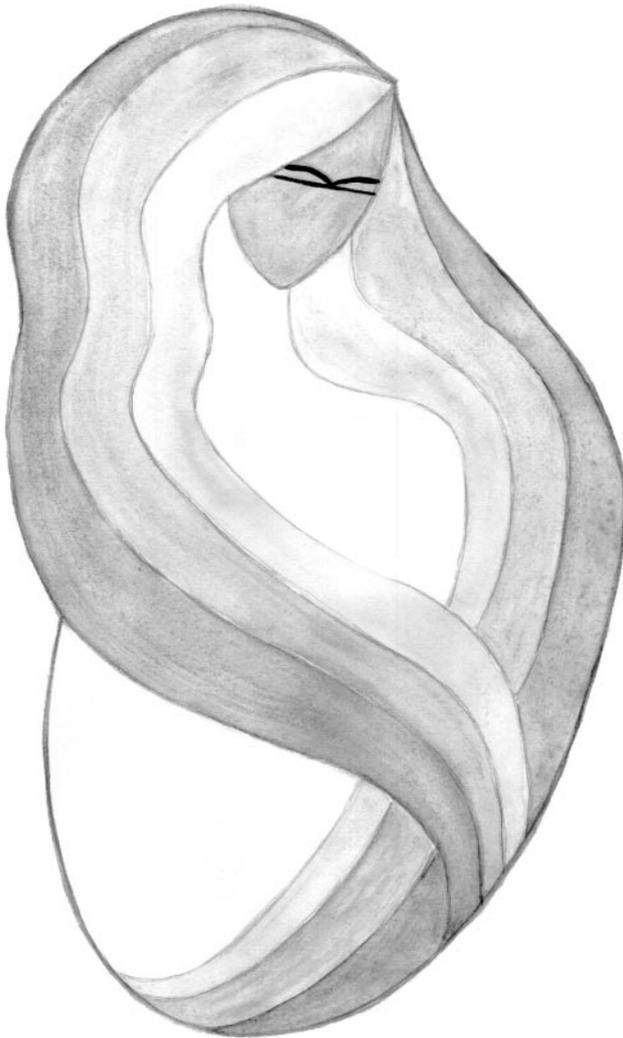


Jos Oletta



Toiles
de Femmes portraits



Camille

Au fil des ans, des déceptions perçues, des satisfactions reçues, l'idée de plusieurs vies idéales, donc fictives, s'était installée dans la grisaille de sa matière crânienne, dans sa commune boîte osseuse — celle d'avant la fosse. Elle avait pris racine (avec le soin de laisser la vaniteuse puissance carrée à l'homme), pour enfin germer ailleurs que dans la rondeur d'un ventre ovuleux.

La seconde vie de Camille, sa fille l'avait déjà réalisée si naturellement avec tant d'adresse, d'empressement; elle s'était tout simplement sentie favorisée par sa naissance et comblée de sa présence: une enfant rêvée.

Mais sa vie d'après, sa vie de femme mûre, post-professionnelle, sa vie d'attente, elle ne souhaitait la subir que parallèlement à une vie de conte, de roman ou de fiction,

pour échapper peut-être au déclin; mais surtout, sans renier son âge, éviter de rentrer dans le troisième, pieds et poings fatalement liés.

Bien sûr, les souvenirs comblaient avantageusement sa mémoire, accéléraient son ardeur à apprendre, à comprendre pour se trouver.

se rechercher en permanence
vouloir aller toujours plus loin
suspendre toutes évidences
surprendre au-delà de la fin
suspecter le moindre murmure
le moindre souffle mesuré
s'adonner à la démesure
projeter une image née
imaginer se retrouver

Les images de son enfance situées au confluent des deux familles méditerranéennes de souche, mais si différentes de comportement, se bousculaient, émergeaient

toujours présentes, induisaient sa curiosité, ses doutes, sa quête.

D'elle à nous :

Est-ce que le nom que je porte, suffisant pour socialement m'identifier, me représente réellement ? Il m'est nécessaire, utile, mais je le partage ; il n'est pas uniquement moi.

Ce patronyme auquel je tiens me fut donné par mon père. Pourtant mes souvenirs d'enfant se sont essentiellement construits dans la famille de ma mère. Aujourd'hui ce constat devient dilemme et me surprend.

En interrogeant ma mémoire, les histoires déroulées dans l'autre quartier de la ville où je n'ai pas grandi, là où mes grands-parents paternels se sont établis, ont vu s'accroître leur famille, se découvrent incomplètes, trop discrètes. Les évocations suscitées ne m'imprègnent pas au point de me bouleverser, de traverser mes pensées en m'obligeant à les transcrire.

Dans ma recherche personnelle entreprise à rebours, sans méthode, ces considérations m'étonnent, puis me révèlent des

souvenirs sans suite, sans histoire particulièrement retenue.

Une simple succession de courts instants agréables mais légers apparaît, dominée par une odeur forte, lourde, presque épicée, présente dans les moindres recoins de la maison paternelle, suspendue aux branches du figuier géant qui trône à gauche de la cour près des cabanons vétustes et rapiécés, solidaires de ce décor.

Cette odeur flottante certainement liée à un mode de vie particulier, généreux certes, ouvert sur l'extérieur, se refermait d'elle-même, enveloppante comme le brouillard cotonneux. Et l'Orient évoqué par le nom de la rue se retrouvait dedans : intérieur calfeutré, lumière confinée, objets pelliculés d'un voile indescriptible.

Cette atmosphère incontrôlée mais au parfum identifié, je la percevais sitôt la porte franchie, pour reconnaître à chaque visite, et respirer sans douleur un air échappé de je ne sais quel pays lointain imaginé.

Dès la cour d'entrée voûtée, l'odeur présente du chien attaché et de son urine, s'étalait dans l'effluve naissant. De la cave située sous le hangar au fond du jardin, émanait l'essence du vin fabri-

qué à la maison; mon grand-père possédait quelques pieds de vigne à la limite des coteaux varois. Enfin, l'accueil fort et chaleureux de la demeure complétait le tableau odorant en apportant la touche finale, l'élément provocateur et fixateur de la composition familiale. Les lourds meubles de qualité, mais dévalorisés car non entretenus, décorés de beaux bibelots joliment installés, étaient vaporisés de relents de cuisine.

Le grand escalier qui menait droit aux rêves nocturnes, abritait un placard où s'arrêtaient les miens. Les secrets de famille semblaient tous y loger; on n'en parlait jamais. Et cette resserre de mystères qui n'appartenaient sans doute qu'à moi, a entretenu mon imaginaire, s'est gravée à tout jamais dans ma mémoire. Elle est restée une malle à trésor précieusement fermée, comme l'était toujours le fenestron de la cuisine, pour retenir mes souvenirs.

Quelquefois, après le passage ménager de ma mère, la fragrance du détergent fleuri et de la cire d'abeille agrémentée du fumet de la sauce tomate qui mijotait dans la cuisine, occultait provisoirement l'exhalaison sui generis que je recherchais fortement.

Quand je parcours les espaces précis de ma jeunesse, j'en retire un plaisir inouï; une profonde sérénité me gagne, mes yeux se larment de gratitude et brillent de mon bonheur d'enfant. Aucune rancœur n'y prédomine. Même les petites frustrations ressenties alors, se sont enfouies et, apaisées, m'ont renforcé le caractère. Bilan de quinquagénaire: une immense joie, une grande force, une envie de vaincre, de continuer à rêver parfois éveillée, et vivre libre de pensées lucides.

Mais je me demande pourquoi, au demi-siècle finissant, les années passées réapparaissent avec autant de puissance, d'assurance, de netteté. Elles viennent envahir la place libérée du travail achevé, se bousculent sans réserve ni bonnes manières, parfois avec fracas sans perte de détails, pour nourrir la pensée, la rendre plus audacieuse, ou l'altérer.

Est-ce la fluidité de la mémoire qui la ramène sans cesse en arrière, la responsable de ce parcours? Est-ce la révélation du patrimoine singulier de son enfance embellie d'évocations sereines qui lui donne ce goût de l'impossibilité infinitésimale, qui lui fait ressentir l'appel d'ailleurs,

qui la pousse à prolonger sa voie ?

Elle cherchait la réponse en elle, la guettait dans les moindres manifestations saisies, sans arrière-pensées cependant, sans idée équivoque, car sans crainte. Malgré les doutes qu'elle s'infligeait parfois, qui la faisaient osciller entre satisfaction et déroute, l'action guidait son attente et déroulerait son tapis rouge jusqu'au bout.

Lorsque les clichés du quotidien, rassurants pour la plupart des êtres, s'étaient lors de conversations fortuites, elle se sentait hors circuit. Instinctivement une sorte de distance virtuelle s'installait pour la rendre spectatrice détachée, observatrice éloignée, sans mépris mais sans complaisance ; une sorte d'absence imaginée innocemment préméditée.

Elle préférait le rien au médiocre, le silence aux rumeurs, l'absolu au futile.

Et par la multiplication de ses activités, sans se perdre de vue pour autant, elle avait peut-être la sensation de

vivre plusieurs vies sous la même identité, de retrouver ainsi le sentiment intime d'universalité: la diversité de l'être humain comme révélateur de la personnalité de chacun. Paradoxe de l'individualité. Richesse du vivant. Complexité de la pensée.

Cette nécessité d'explorer d'autres desseins, en suscitant les mêmes inclinations nourries d'effervescence pour retrouver les mêmes frissons, la ramenait au fondement de son inspiration: son appartenance à la terre, ses odeurs, son espace, ses couleurs. Les images de sa jeunesse.

D'elle à nous :

Quel aiguillon me pique ? Un jet de délire m'inonde, une surdose de tendresse !

Afin d'en renforcer l'intensité, j'aimerais remonter le cours du temps pour revivre mon enfance faite de joies pressenties, en présence de ma fille – extravagance de l'imagination, puissance utopique de la pensée.

M'offrir un double témoignage de douceur sous son regard complice brillant de certitude et son sourire accompagnateur.

Je me défends de mêler ma vie à la sienne, de confondre ma vie et la sienne; la substitution comme l'usurpation sont malsaines.

Je voudrais certifier seulement mon passé, confirmer mon identité, rassurer mon devenir pour mieux assurer le sien; lui donner en direct toute l'affection reçue, et même la rigueur vécue, celle qui sculpte en profondeur mais sans douleur le profil de la personne, qui en fait sa teneur.

Inscrire ma mémoire à vie en photocopie garantie sur sentiments résonnants; tenir le moyen, me persuader de retrouver enfin, à ma manière, ce temps perdu.

Contrairement aux étudiants de la plaine de Bouriatie, dont la recherche des racines se fait dans l'abnégation de soi, en fuyant un régime inadapté pour une liberté retrouvée dans un monastère bouddhiste, celle de Camille se réalise dans l'attachement à sa personne, sans égoïsme cependant ni égocentrisme, simplement dans un élan d'équilibre et de sérénité.

... CONFONDRE LE TEMPS AVEC L'ESPACE ET LA REPRÉSENTATION SYMBOLIQUE DU MOI AVEC LE MOI LUI-MÊME (1)